D.238 – La religion séculière de « l'Holocauste » est un produit – frelaté – de la société de consommation

Robert FAURISSON

7 août 2008

La religion de « l'Holocauste » est séculière : elle appartient au monde laïque ; elle est profane ; elle dispose, dans les faits, du bras séculier, c'est-à-dire d'une autorité temporelle au pouvoir redouté. Elle a son dogme, ses commandements, ses décrets, ses prophètes et ses grands prêtres. Ainsi que l'a fait remarquer un révisionniste, elle a sa galerie de saints et de saintes dont, par exemple, sainte Anne (Frank), saint Simon (Wiesenthal) et saint Elie (Wiesel). Elle a ses lieux saints, ses rituels et ses pèlerinages. Elle a ses édifices sacrés (macabres) et ses reliques (sous la forme de savonnettes, de chaussures, de brosses à dents, …). Elle a ses martyrs, ses héros, ses miracles et ses miraculés (par millions), sa légende dorée et ses justes. Auschwitz est son Golgotha. Pour elle, Dieu s'appelle Yahweh, protecteur de son peuple élu, qui, comme le précise le psaume 120 de David récemment invoqué par une procureuse, Anne de Fontette, lors d'un procès intenté à un révisionniste français, punit « les lèvres fausses » (soit dit en passant, par l'envoi de « flèches de guerre, barbelées, avec des braises de genêt »). Pour cette religion, Satan se nomme Hitler, condamné, tel Jésus dans le Talmud, à bouillir pour l'éternité dans des excréments. Elle ne connaît ni pitié, ni pardon, ni clémence mais seulement le devoir de vengeance. Elle amasse des fortunes grâce au chantage et à l'extorsion et s'acquiert d'inouïs privilèges. Elle dicte sa loi aux nations. Son cœur bat à Jérusalem, au monument de Yad Vashem, dans un pays conquis sur l'indigène ; à l'abri d'une muraille de 8 mètres de haut destinée à protéger un peuple qui est le sel de la terre, les religionnaires de « l'Holocauste » font régner sur le goy une loi qui

est la plus pure expression du militarisme, du racisme et du colonialisme.

Une religion toute récente au développement fulgurant

Même si elle est en grande partie un avatar de la religion hébraïque, la nouvelle religion est toute récente et elle a connu un développement fulgurant. Pour l'historien, le phénomène est exceptionnel. Le plus souvent une religion d'ampleur universelle trouve sa source dans des temps lointains et obscurs, ce qui rend ardue la tâche de l'historien des idées et des institutions religieuses. Or, voici que, par chance pour ce type d'historien, en l'espace d'une cinquantaine d'années (1945-2000), sous nos yeux, une nouvelle religion, celle de « l'Holocauste », a soudainement pris naissance pour se développer avec une étonnante célérité et s'imposer aujourd'hui un peu partout. Elle a conquis l'Occident et entend s'imposer dans le reste du monde. Tout chercheur s'intéressant au phénomène historique que constituent la naissance, la vie et la mort d'une religion devrait donc saisir l'occasion inespérée qui se présente ainsi d'aller étudier de près la naissance et la vie de cette nouvelle religion, puis d'en calculer les chances de survie et les possibilités de disparition. Tout polémologue guettant les signes annonciateurs d'une conflagration se devrait de surveiller les risques de croisade guerrière où peut nous entraîner cette religion conquérante.

Une religion qui épouse la société de consommation

En règle générale, la société de consommation met en difficulté ou en danger les religions et les idéologies. Chaque année, l'accroissement de la production industrielle et de l'activité commerciale crée dans les esprits de nouveaux besoins et désirs, bien concrets, qui éloignent les hommes de la soif d'absolu ou de l'aspiration à l'idéal dont se nourrissent religions et idéologies. Par ailleurs, les progrès de l'esprit scientifique rendent les hommes de plus en plus sceptiques quant à la véracité des récits et des promesses que leur font ces dernières. Paradoxalement, seule prospère la religion de « l'Holocauste », qui règne pour ainsi dire sans partage et obtient qu'on mette au ban de l'humanité les sceptiques agissant à visage

découvert qu'elle appelle des « négationnistes » et qui se nomment « révisionnistes ».

De nos jours sont en crise ou parfois même en voie d'extinction les idées aussi bien de patrie, de nationalisme ou de race que de communisme ou même de socialisme. Sont également en crise les religions du monde occidental, y compris la religion juive, et, à leur tour mais de façon moins voyante, les religions non occidentales, confrontées, elles aussi, à la puissance d'attraction de la société de consommation ; quoi qu'on en puisse penser, la religion musulmane ne fait pas exception : le bazar attire les foules plus que la mosquée et, dans certains royaumes pétroliers, la société de consommation, sous ses formes les plus extravagantes, porte un défi de plus en plus insolent aux règles de vie édictées par l'islam.

Le catholicisme romain, quant à lui, est frappé d'anémie ; pour reprendre le mot de Céline, il est devenu « christianémique ». Parmi les catholiques auxquels s'adresse Benoît XVI, combien en reste-t-il pour croire encore à la virginité de Marie, aux miracles de Jésus, à la résurrection physique des morts, à la vie éternelle, au paradis, au purgatoire et à l'enfer ? Le discours des hommes d'Eglise se limite habituellement à ressasser que « Dieu est amour ». Les religions protestantes ou assimilées se diluent, avec leurs doctrines, en une infinité de sectes et variantes. La religion juive voit ses pratiquants de plus en plus rétifs devant l'obligation d'observer tant de prescriptions ou d'interdits biscornus et, pour commencer, de plus en plus, ses adeptes pratiquent le formariage ou désertent la synagogue.

Mais, tandis que les croyances ou les convictions occidentales ont beaucoup perdu de leur substance, la foi en « l'Holocauste », elle, s'est fortifiée ; elle a fini par créer un lien – une religion, du moins selon l'étymologie courante, est un lien (*religat religio*) – qui permet à des ensembles disparates de communautés et de nations de partager une foi commune. En fin de compte, chrétiens et juifs coopèrent aujourd'hui d'un même cœur à la propagation de la foi holocaustique. On voit même bon nombre d'agnostiques ou d'athées se ranger avec éclat sous la bannière de « l'Holocauste ». « Auschwitz » réalise l'union de tous.

C'est que cette nouvelle religion, née à l'âge où la société de consommation a pris son essor, en porte la marque. Elle en a la vigueur, l'habileté, l'inventivité. Elle

exploite toutes les ressources du *marketing* et de la communication. Les infamies du *Shoah Business* ne sont que les effets secondaires d'une religion qui n'est elle-même, intrinsèquement, qu'une pure fabrication. **A partir de bribes d'une réalité historique, somme toute banale en temps de guerre, comme l'internement d'une bonne partie des juifs européens dans des ghettos ou dans des camps, ses promoteurs ont bâti une gigantesque imposture historique : celle, à la fois, de la prétendue extermination des juifs d'Europe, des prétendus camps dotés de chambres à gaz homicides et, enfin, des prétendues six millions de victimes juives**.

Une religion qui paraît avoir trouvé la solution de la question juive

A travers les millénaires, les juifs, d'abord généralement bien reçus dans leurs pays d'accueil, ont fini par susciter un phénomène de rejet qui a conduit à leur expulsion mais, bien souvent, sortis par une porte, ils sont ensuite rentrés par une autre porte. Dans plusieurs nations d'Europe continentale, vers la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, le phénomène est apparu une nouvelle fois. « La question juive » s'est notamment posée en Russie, en Pologne, en Roumanie, en Autriche-Hongrie, en Allemagne et en France. Tout le monde, à commencer par les juifs eux-mêmes, s'est alors mis à chercher « une solution » à cette « question juive ». Pour les sionistes, longtemps en minorité parmi leurs coreligionnaires, la solution ne pouvait être que territoriale. Il convenait de trouver, avec l'accord des nations impériales, un territoire où pourraient s'installer des colons juifs. Cette colonie se situerait, par exemple, en Palestine, à Madagascar, en Ouganda, en Amérique du Sud, en Sibérie,… La Pologne et la France envisageaient la solution de Madagascar tandis que l'Union soviétique créait en Sibérie méridionale le secteur autonome juif de Birobidjan. Quant à l'Allemagne nationale-socialiste, elle allait étudier la possibilité d'une installation des juifs en Palestine mais finit par s'aviser, dès 1937, du caractère irréaliste de cette solution et du grave préjudice qui serait ainsi causé aux Palestiniens. Par la suite, le IIIe Reich a voulu créer une colonie juive dans une partie de la Pologne (le Judenreservat de Nisko, au sud de Lublin), puis, à son tour, en 1940, il a sérieusement envisagé la création d'une colonie à Madagascar (le Madagascar Projekt). Par la suite, en proie aux nécessités d'une guerre à mener sur

terre, sur mer, dans les airs et absorbé par les préoccupations de plus en plus angoissantes d'avoir à sauver les villes allemandes d'un déluge de feu, à sauvegarder la vie même de son peuple, à maintenir en activité l'économie de tout un continent si pauvre en matières premières, le Chancelier Hitler, au printemps de 1942, a fait savoir, notamment par l'intermédiaire du ministre du Reich et chef de la Chancellerie du Reich Hans-Heinrich Lammers, qu'il entendait « repousser à l'après-guerre la solution de la question juive ». Constituant en son sein une population nécessairement hostile à l'Allemagne en guerre, les juifs, du moins pour une grande partie d'entre eux, durent être déportés et internés. Ceux qui en étaient capables étaient astreints au travail, les autres étaient confinés dans des camps de concentration ou de transit. Jamais Hitler n'a voulu ou autorisé le massacre des juifs et ses cours martiales sont allées jusqu'à punir de la peine de mort, même en territoire soviétique, ceux qui se rendaient coupables d'excès contre les juifs. Jamais l'Etat allemand n'a envisagé autre chose, pour ce qui est des juifs, qu' « **une** solution finale **territoriale** de la question juive » et il faut toute la malhonnêteté de nos historiens orthodoxes pour évoquer sans cesse « **la** solution finale de la question juive » et délibérément escamoter l'adjectif, si important, de « **territoriale** ». Jusqu'à la fin de la guerre, l'Allemagne n'a cessé de proposer aux Alliés occidentaux de leur livrer des juifs internés, mais à la condition que ceux-ci demeurent en Grande-Bretagne, par exemple, et n'aillent pas envahir la Palestine pour y tourmenter « le noble et vaillant peuple arabe ». **Le sort des juifs d'Europe, dans la fournaise générale, n'a rien eu d'exceptionnel. Il n'aurait mérité qu'une mention dans le grand livre de l'histoire de la seconde guerre mondiale. On est donc en droit de s'étonner qu'aujourd'hui le sort des juifs passe pour avoir été l'élément essentiel de cette guerre**.

Après la guerre, c'est en terre de Palestine et aux dépens des Palestiniens que les tenants de la religion de « l'Holocauste » ont trouvé – ou cru trouver – la solution finale territoriale de la question juive.

Une religion qui tâtonne dans ses méthodes de vente (la palinodie de R. Hilberg)

Je suggère aux sociologues d'entreprendre une histoire de la nouvelle religion en

examinant selon quelles techniques de vente, extrêmement variées, ce « produit » a été créé, lancé et vendu au cours des années 1945-2000. Ils mesureront la distance qui sépare les procédés souvent maladroits du début et la sophistication, à la fin, des *packagings* de nos actuels *spin doctors* (experts tordus de la « com ») dans leur présentation de « l'Holocauste » désormais transformé en un produit casher de consommation forcée.

En 1961, Raul Hilberg, le premier des historiens de « l'Holocauste », « le pape » de la science exterminationniste, publia la première version de son œuvre majeure, *The Destruction of the European Jews*. Il y exprima doctoralement la thèse suivante : Hitler avait donné des ordres en vue du massacre organisé des juifs et tout s'expliquait à partir de ces ordres. Cette façon de présenter la marchandise allait faire fiasco. Les révisionnistes demandant à voir ces ordres, Hilberg fut contraint d'admettre que ceux-ci n'avaient jamais existé. De 1982 à 1985, sous la pression des mêmes révisionnistes demandant à voir à quoi avaient bien pu ressembler la technique des magiques chambres à gaz homicides, il fut amené à revoir sa première présentation du produit holocaustique. En 1985, dans l'édition « revue et définitive » du même ouvrage, au lieu de se montrer affirmatif et cassant avec le lecteur ou le client, il chercha à circonvenir ce dernier par toutes sortes de propos alambiqués faisant appel à son goût supposé pour les mystères de la parapsychologie et du paranormal. Il lui exposa l'histoire de la destruction des juifs d'Europe sans faire appel le moins du monde à un ordre quelconque, ni de Hitler ni d'un autre, d'exterminer les juifs. Il expliqua tout par une sorte de mystère diabolique : spontanément les bureaucrates allemands s'étaient donné le mot pour tuer les juifs jusqu'au dernier. « D'innombrables responsables au sein d'une vaste machine administrative » (*countless decision makers in a far-flung bureaucratic machine*) concoururent à l'entreprise exterminatrice par suite d'un « mécanisme » (*mechanism*) et cela sans « plan préétabli » (*basic plan*) (p. 53) ; ces bureaucrates « créèrent ainsi un climat qui leur permit d'écarter progressivement le *modus operandi* du formalisme écrit » (*created an atmosphere in which the formal, written word could gradually be abandoned as a modus operandi*) (p. 54) ; il y eut des « accords implicites et généralisés entre fonctionnaires aboutissant à des décisions prises sans ordres précis ni explications » (*basic understandings of officials resulting in decisions not requiring orders or explanations*) ; « cela avait été une affaire d'état

d'esprit, de compréhension tacite, de consonance et de synchronisation » (*it was a matter of spirit, of shared comprehension, of consonance and synchronization*) ; « il n'y eut pas d'agence unique en charge de toute l'opération » (*no one agency was charged with the whole operation*) ; il n'y eut « aucun organisme central chargé de diriger et coordonner à lui seul l'ensemble du processus » (*no single organization directed or coordinated the entire process*) (p. 55). Bref, selon R. Hilberg, cette extermination concertée avait bien eu lieu mais sans qu'il fût possible de vraiment le démontrer avec des documents spécifiques à l'appui. Deux ans auparavant, en février 1983, lors d'une conférence donnée à l'Avery Fischer Hall de New York, il avait présenté cette thèse, étrangement fumeuse, sous la forme suivante : « Ce qui commença en 1941 fut un processus de destruction sans plan préétabli, sans organisation centralisatrice d'une quelconque agence. Il n'y eut pas de schéma directeur et il n'y eut pas de budget pour les mesures de destruction. Ces mesures furent prises pas à pas, un pas à chaque fois. Ainsi se produisit non tant la réalisation d'un plan qu'une incroyable rencontre des esprits, une consensuelle transmission de pensée réalisée par une vaste bureaucratie » (*What began in 1941 was a process of destruction not planned in advance, not organized centrally by any agency. There was no blueprint and there was no budget for destructive measures. They were taken step by step, one step at a time. Thus came about not so much a plan being carried out, but an incredible meeting of minds, a consensus-mind reading by a far-flung bureaucracy*). Cette vaste entreprise de destruction s'était produite, magiquement, par télépathie et par l'opération diabolique du génie bureaucratique « nazi ». On peut dire qu'avec R. Hilberg, la science historique s'est ainsi faite cabalistique ou religieuse.

Serge et Beate Klarsfeld, de leur côté, ont voulu s'engager dans cette même voie de la fausse science en faisant appel au pharmacien français Jean-Claude Pressac. Pendant plusieurs années le malheureux a cherché à vendre le produit frelaté sous une forme pseudo-scientifique mais, découvrant l'imposture, J.-C. Pressac avait, en 1995, opéré un complet retournement et admis que, tout compte fait, le dossier de « l'Holocauste » était « pourri » et tout juste bon « pour les poubelles de l'histoire » ; tels étaient ses propres mots. La nouvelle allait être tenue cachée pendant cinq ans et ne fut révélée qu'en 2000 à la fin d'un ouvrage de Valérie Igounet, autre vendeuse de Shoah et auteur d'une *Histoire du négationnisme en France* (Seuil, p. 652).

Une religion qui découvre enfin les techniques de vente *up to date*

C'est alors que sont entrés en scène les *spin doctors*. Le produit étant devenu suspect et les clients potentiels commençant à poser des questions, il a fallu virer cap sur cap, renoncer à défendre la marchandise avec des arguments d'apparence scientifique et s'engager dans une voie résolument « moderne ». Les nouveaux religionnaires ont décidé d'accorder la portion congrue à l'argumentation logique et de substituer à la recherche de fond le recours aux sentiments et à l'émotion, c'est-à-dire à l'art, au cinéma, au théâtre, au roman historique, au show, au *story telling* (art contemporain de trousser un récit ou de cadrer un « témoignage »), au cirque médiatique, à la scénographie de musée, aux cérémonies publiques, aux pèlerinages, à l'adoration des (fausses) reliques et des (faux) symboles (chambres à gaz symboliques, chiffres symboliques, témoins symboliques), à l'incantation, à la musique et même au kitch, le tout accompagné des procédés de la vente forcée assortis de menaces en tous genres. Le cinéaste Steven Spielberg, spécialiste de la fiction échevelée et extraterrestre, est devenu le grand inspirateur aussi bien pour les films holocaustiques que pour le *casting* de 50 000 témoins. Afin de mieux vendre leur produit frelaté, nos faux historiens et vrais marchands ont obtenu d'en donner le goût dès l'école primaire, car c'est dans le plus jeune âge que se contractent les appétits qui font que, plus tard, le client n'a plus besoin d'être sollicité : il réclamera de lui-même ce qu'il a tant goûté dans son enfance, sucrerie ou poison. C'est ainsi qu'on a fini par se moquer résolument de l'histoire et que l'on s'est mis au seul service d'une certaine Mémoire, c'est-à-dire d'un fatras de ragots, de légendes, de calomnies qui procure le plaisir de se sentir juste et bon (*to feel good*) et d'aller en chœur chanter les vertus du pauvre juif, de maudire les « nazis » intrinsèquement pervers, d'en appeler à la vengeance et de cracher sur les tombes du vaincu. A la fin, il ne reste plus qu'à collecter un flot d'espèces sonnantes et trébuchantes et de nouveaux privilèges. Pierre Vidal-Naquet n'avait été qu'un amateur : d'abord, en 1979, il s'était montré d'emblée trop élémentaire, trop brutal dans sa promotion de « l'Holocauste ». Par exemple, prié par les révisionnistes d'expliquer comment, diable, après une opération de gazage à l'acide cyanhydrique (composant actif de l'insecticide « Zyklon B »), une équipe de juifs (*Sonderkommando*) pouvaient impunément pénétrer dans un local encore plein de ce redoutable gaz pour y

manipuler et extraire jusqu'à des milliers de cadavres pénétrés de poison, il avait, avec 33 autres universitaires, répondu qu'il n'avait pas à fournir d'explication. Spielberg, lui, plus habile homme, donnera à voir dans un film de fiction une « chambre à gaz » où, pour une fois, « par miracle », les pommes de douches déverseront… de l'eau et non du gaz. Par la suite, en son temps, P. Vidal-Naquet avait, bien maladroitement, tenté de répondre aux révisionnistes sur le plan scientifique et s'était ridiculisé. Claude Lanzmann, de son côté, dans son film *Shoah*, avait cherché à produire des témoignages ou des aveux mais il était apparu lourd, malhabile et fort peu convaincant ; au moins avait-il compris que le principal était de « faire du cinéma » et d'occuper la place. Aujourd'hui, plus aucun « historien » de « l'Holocauste » ne se mêle d'aller prouver la réalité de « l'Holocauste » et de ses magiques chambres à gaz. Ils agissent tous comme Saul Friedländer dans son dernier ouvrage (*L'Allemagne nazie et les juifs / Les années d'extermination*, Seuil, 2008) : ils donnent à entendre que tout cela a réellement existé. Avec eux, l'histoire se fait axiomatique encore que leurs axiomes ne soient pas même formulés. Ces nouveaux historiens procèdent avec un tel aplomb que, médusé, le lecteur ne se rend guère compte du tour de passe-passe qu'on lui joue : ces bonimenteurs commentent à perte de souffle un événement dont ils n'ont pas, pour commencer, établi la réalité. Et c'est ainsi que le client, croyant acheter une marchandise, achète en réalité le boniment de celui qui lui a fait l'article. Aujourd'hui, le champion du monde en esbroufe holocaustique est un shabbat goy, le Père Patrick Dubois, qui est un sacré farceur, dont les diverses productions consacrées à « la Shoah par balles », notamment en Ukraine, paraissent atteindre les cimes du battage publicitaire judéo-chrétien.

Une *success story* des grandes puissances

En véritable *success story* dans l'art de la vente, l'entreprise holocaustique s'est acquis le statut d'un lobby international. Ce lobby s'est confondu avec le lobby juif américain (dont l'organisation phare est l'AIPAC) qui, lui-même, défend, bec et ongles, l'intérêt de l'Etat d'Israël, dont « l'Holocauste » est l'épée et le bouclier. Les nations les plus puissantes du globe ne peuvent se permettre de contrarier un tel réseau de groupes de pression qui, sous un vernis religieux, a d'abord été commercial pour devenir ensuite militaro-commercial et pousser à toujours plus

d’aventures militaires. Il s’ensuit que d’autres nations, dites émergentes, ont intérêt, si elles veulent entrer dans les grâces de plus fort qu’elles, à se plier aux désirs de ce dernier. Sans nécessairement professer leur foi en « l’Holocauste », elles contribueront, s’il le faut, à la propagation de « l’Holocauste » ainsi qu’à la répression de ceux qui en contestent la réalité. Les Chinois, par exemple, qui n’ont pourtant que faire de pareille billevesée, se tiennent à l’écart de toute remise en cause du concept d’« Holocauste juif » ; cela leur permet de se présenter en « juifs » des Japonais pendant la dernière guerre et de faire valoir qu’ils ont, eux aussi, été les victimes d’un génocide, lequel, comme pour les juifs, ouvrira, pensent-ils, la voie à des réparations financières et à des profits politiques.

Une religion particulièrement mortelle

L’ennui pour la religion de « l’Holocauste » réside dans le fait qu’elle est trop séculière. On songe ici à la Papauté, qui, aux siècles passés, a puisé sa force politique et militaire dans un pouvoir temporel, lequel a, pour solde de tout compte, fini par causer son déclin. La nouvelle religion a partie liée avec, à la fois, l’Etat d’Israël, les Etats-Unis, l’Union européenne, l’Otan, la Russie, les grandes banques (qu’elle fait plier quand, à l’exemple des banques suisses, elles renâclent), avec l’affairisme international et avec les lobbies des marchands d’armes. A ce compte, qui peut lui garantir une véritable assise dans l’avenir ? Elle s’est fragilisée en cautionnant, de fait, la politique de nations ou de groupes aux appétits démesurés, dont l’esprit de croisade mondiale, comme on le constate notamment au Proche et au Moyen-Orient, est devenue aventuriste.

Il est arrivé que des religions disparaissent avec les empires où elles régnaient. C’est que les religions, comme les civilisations, sont mortelles. Celle de « l’Holocauste » est doublement mortelle : elle incite à la croisade guerrière et elle court à sa mort. Elle y courra même si, en dernier ressort, l’Etat juif vient à disparaître de la terre de Palestine. Les juifs qui se disperseront alors dans le reste du monde n’auront plus pour ultime ressource que de crier au « Second Holocauste ».